« EN MÉMOIRE D'ELLE... »

À BÉTHANIE, UNE PETITE SPIRITUALITÉ DE L'ODEUR¹

Par Eric de
BONNECHOSE,
pasteur,
Fontenay
(Vendée, France)

Le nez comme parabole

On ne prie pas de la même façon dans les parfums domestiques d'un salon, parmi les relents de produits lessiviels qui emplissent une salle moderne, ou dans l'atmosphère chargée d'encaustique, de poussière, d'arômes de fioul et de vieux livres d'un temple du 19^e siècle. Certes, en chacun de ces lieux nous nous efforçons de remplir ces « coupes d'or pleines de parfum, qui sont les prières des saints » (Ap 5,8). Mais avant d'être en odeur de sainteté, ne faut-il pas se souvenir que l'on possède un nez ?

Dans la vie spirituelle, les odeurs jouent certainement un rôle plus important que ce qu'on pense. Il est vrai qu'on évoque volontiers, de façon générale, la place des sens dans la vie spirituelle², en la focalisant souvent sur la tension entre raison et sensibilité. La question n'est pas nouvelle, mais elle est réactivée par l'évolution des sociétés occidentales, où la suprématie longtemps affirmée du rationnel et du technique s'étiole au profit de l'intuitif et du ressenti. L'impact des media audiovisuels contribue largement à une revalorisation de l'émotionnel, non seulement chez les jeunes mais dans toutes les classes d'âges. Les Eglises n'échappent pas à ces évolutions.

¹ Version remaniée d'une série de méditations données pour l'aumônerie du synode régional des Eglises réformées de l'Ouest de la France, à Rennes, en novembre 2002.

² Un numéro de *Hokbma* l'illustrait récemment (n° 79, 2002). John Yates y revenait sur le débat entre raison et ressenti dans le cadre d'une réflexion sur le témoignage du Saint-Esprit (pp. 1-32), Robin Stockitt évoquait « la manière dont les sens sont utilisés en vue du discernement », dans un paragraphe de sa comparaison entre Saint Ignace et John Wimber (pp. 33-56).

La réflexion chrétienne sur ce thème est généralement menée à partir de l'expérience spirituelle, de l'histoire du christianisme et de ses théologies, et de l'étude des Ecritures. Je propose ici de partir plutôt des sens eux-mêmes, de ce qu'ils sont comme expériences humaines pour ensuite « remonter » vers des thématiques spirituelles. De façon plus méditative que systématique, explorer quelques espaces où l'expérience sensorielle puisse servir de parabole pour percevoir une expérience plus profonde : celle de la rencontre avec Dieu.

Et je m'en tiendrai au sens de l'odorat. Pourquoi l'odorat ? Peut-être par pitié pour un sens qui n'est traditionnellement pas très prisé en théologie, dans ce royaume de la foi où « écouter » est roi, où « voir » est prince et vassal, où les autres sens sont manants... Mais plus sûrement parce que « sentir », « ressentir », « sentiment » renvoient sémantiquement au registre des émotions, des intuitions, des impressions qui nous traversent sans que nous les ayons convoquées, et qui souvent – qu'on le regrette ou non – orientent nos choix et motivent nos actions. Kipling écrit : « Pour faire vibrer les cordes du cœur, les odeurs sont plus sûres que ce que l'on voit, ou que ce que l'on entend »³.

Le récit de l'onction à Béthanie (Mc 14,3-9) accompagnera cette réflexion ; il offre tout un bouquet de liens entre parfum et spontanéité, parfum et rencontre, parfum et excès, parfum et mémoire...

Corporéité, spontanités

« Pendant qu'il était à table, une femme entra » (v. 3).

Comme souvent avec Jésus, l'exceptionnel se prépare dans la familiarité de la vie quotidienne. C'est le temps du repas. Le temps où la dimension la plus sociale – partager la table – recouvre la nécessité la plus vitale – manger. Dans tout repas il y a cette tension entre social et naturel, civilisé et animal, gratuit et nécessaire. A chaque bouchée il y a cette tension, ou cette ambivalence, entre goûter et dévorer, entre culture et nature.

Que n'a-t-on reproché à l'odorat, sur le fil de l'opposition entre nature et culture ! Si proche du goût, l'odorat a concentré sur lui les critiques et les mépris. « Sens ambigu, à la charnière de ceux de la distance (la vue et l'ouïe) et de ceux du contact (le goût et le toucher), sens animal, primitif, instinctuel, voluptueux, érotique, égoïste, impertinent, asocial... Platon et Aristote l'accusèrent à l'origine de plaisirs moins purs que ceux de la vue et de l'ouïe. Kant le considère comme un sens ingrat procurant davantage de désagréments que de satisfactions et juge par conséquent inutile de le cultiver. Hegel l'exclut de l'esthétique car il ne permet ni la vraie connaissance du monde, ni la vraie connais-

sance de soi »⁴. Freud, de son côté, soulignera le lien entre l'effacement progressif du sens de l'odorat dans l'évolution de l'homme et le développement progressif de la civilisation. Ainsi l'odorat est-il renvoyé à l'animalité originelle dont l'homme, péniblement, se serait extirpé.

Parmi quelques résistants, Nietzsche s'efforce à l'inverse de revaloriser ce sens. Ce faisant, il emboîte le pas à Feuerbach, pour qui l'odorat est apte à des « actes spirituels et scientifiques ». Nietzsche refuse de rejeter dans l'ombre du mépris ce qui, en l'homme, serait de l'animalité. L'homme n'est pas pur esprit. Il ne penserait pas s'il n'était capable de percevoir. Puis le philosophe glisse vers la métaphore : l'odorat lui parle d'instinct et d'intuition. « Les liens de l'odorat avec la sagacité, la pénétration d'esprit, et la sympathie destinent ce sens à être celui du psychologue qui se guide de façon instinctive et dont tout l'art ne consiste pas à raisonner, mais à subodorer »⁵. Certes, Nietzsche cherche obsessionnellement à dénoncer les morales qu'il juge hypocrites et étouffantes, et les pensées qu'il trouve sclérosées et effrayées par la réalité. Le christianisme de son époque en fait partie. Mais ainsi il ouvre quelques portes salutaires pour l'odorat, pour l'intuition, pour la finesse d'esprit et l'affectivité, pour une prise en compte plus juste et plus large du réel. On dirait aujourd'hui : pour une appréhension plus globale de la réalité humaine.

Sommes-nous si loin de l'Évangile ? Quand la femme entre dans le lieu où se trouve Jésus, tout semble immobile, installé, institué, nommé. Il y a un village (Béthanie), une maison (celle de Simon), un temps fixé (celui du repas). Il y a des hommes, probablement à moitié allongés pour prendre ce repas, il y a des règles de bienséance. Les femmes sont à la cuisine, avec le gros des effluves. Il y a Jésus, bien accueilli et détendu dans un lieu qui lui est familier. Il y a du temps qui passe, du temps habituel. Surgit la femme, dans ce groupe d'hommes, à un moment incongru, pour un geste déplacé, exagéré. Il y a quelque chose de jeune, de vrai et de spontané dans son attitude. On pense aux spontanéités de notre époque, époque où l'on redécouvre une certaine liberté du corps, où l'on s'affranchit des règles et des habitudes. Comme on le chantait au début des années 1980 :

« Ne plus courber le dos – même pour réussir,
Préférer être bien dans sa peau que sourire sur commande
Avoir pendant des mois trimé comme un fou
Et un soir tout claquer d'un seul coup – Pour le plaisir... »⁶

⁴ Annick Le Guéer, « Les philosophes ont-ils un nez ? », in *Odeurs. L'essence d'un sens*, Revue Autrement, série « Mutations », n° 92, septembre 1987, p. 49.

⁵ A. Le Guéer, *ibid.*, p. 52.

⁶ Herbert Léonard, *Pour le plaisir*, Compositeurs : Vline Buggy / Claude Carmone / Julien Lepers, Label : Sony, 1981.

Feeling, spontanéité. Le parfum répandu à l'heure du repas parle bien de cette réalité si personnelle, si subjective, si variable, si liée à l'instant, et qui pourtant constitue tellement, et de plus en plus, le moteur de nos choix et de nos décisions. Que l'on pense en particulier aux générations montantes, les adolescents, les jeunes adultes. Ceux qu'on voit rarement dans l'Eglise, sauf peut-être quand ils « le sentent », sur des « coups sympas » et souvent ponctuels. Ceux pour qui l'Eglise, c'est « comme tu le sens »... L'odeur qui se répand dans la maison où se trouve Jésus est une belle image de cette spontanéité, de ce *feeling* qui produit tout à coup une action étonnante, et qui se dissipe après quelques instants. L'odorat, ce sens du subjectif, de l'intuition, de l'intime, du corporel, est un sens d'avenir dans notre société. Les marchands l'ont bien... flairé. Partout, on aromatise et on odorise pour séduire. Je corrige les épreuves de cet article avec un stylo rouge, dont l'encre est parfumée à la cinnamome ! Peut-être est-ce le prix à payer pour un certain ré-arprovisionnement de notre corps et de nos affects ?

Subjectivité

« Une huile de nard pur, d'un grand prix » (v. 3).

Deux qualités caractérisent le parfum que la femme vient briser sur la tête de Jésus. Il est très cher, et fait de nard pur. Trois cents deniers, c'est un an de salaire d'ouvrier, plus que ce qui est nécessaire pour donner du pain à cinq mille hommes (selon Mc 6,37). Mais au-delà des chiffres et de l'anecdotique, le grand prix du parfum parle du grand prix que représente Jésus pour la femme. Et l'on peut sans grande peine entendre résonner ces paroles bibliques où Dieu, le premier, dit à son peuple : « Tu as du prix à mes yeux » (Es 43,4). La pureté du nard, quant à elle, est moins mise en relief dans la suite de la péripécie. Peut-être renforce-t-elle simplement le caractère exceptionnel et précieux du parfum ? Ou bien, en poussant l'interprétation, peut-elle rappeler la purification des lépreux (le repas se passe chez « Simon le lépreux »), ou évoquer la pureté morale de Jésus (contrastant avec la duplicité de Judas et des chefs des prêtres) ?

Quoi qu'il en soit, la femme manifeste la singularité et l'unicité de Jésus à ses yeux. Elle le distingue de tous les autres hommes allongés à côté de lui, et le met à l'honneur. Ce qui aurait pu être consacré à une foule de pauvres est consacré à un seul homme, dans la « maison du pauvre » (étymologie du mot Béthanie). Cet hommage à la singularité de Jésus trouve sa symétrie dans la singularité de tout homme et de toute femme aux yeux de Dieu. On ne sait pas ce qui motive l'acte de la femme de Béthanie. Mais en d'autres occasions Jésus a montré la qualité de son regard qui humanise, qui n'englobe pas dans une catégorie, qui n'enferme pas la personne dans une idée ni dans un acte.

Pour lui la personne est toujours unique, inclassable, originale, indéfinissable, non objectivable, irréductible aux liens psychologiques et sociaux qui pourtant la constituent en partie.

Le parfum et le sens de l'odorat entrent bien en cohérence avec cette dimension théologique. Il suffit de constater à quel point l'on manque de mots pour exprimer ce qu'on sent avec le nez. « L'olfaction n'atteint pas l'abstraction. Abstraire, ça veut dire pouvoir utiliser des descripteurs qui soient communs à plusieurs objets. Pour les odeurs, on n'y arrive pas, pour deux raisons : d'abord la dimension et la complexité du champ sont très grandes ; ensuite, il n'y a pas d'observateur standard »⁷. Les autres sens se rapportent plus facilement à quelques grandeurs. Ainsi la vue utilise-t-elle trois directions spatiales et trois couleurs ; l'ouïe a besoin de trois vecteurs : fréquence, direction et intensité de la source ; le toucher en emploie cinq ; le goût un peu plus. Pour l'odorat, c'est bien plus compliqué. Ce sens « chimique » interprète des informations transmises par cinq millions de cellules olfactives. Or il n'y a pas deux personnes qui aient la même série de cellules olfactives ; l'olfaction demeure essentiellement subjective.

Le philosophe Michel Serres souligne combien cette singularité de l'odorat, si l'on prend le temps de la mettre en œuvre et de l'approprier, est source de plaisir et d'humanisation. Prenant ainsi le contre-pied des philosophies qui associent odorat et animalité, il affirme : « A mépriser la sensation, à la remplacer par des artifices, par des discours orthopédiques, nous courons à l'animalité. La bête bouffe vite, l'homme goûte. Il jouit des odeurs, il ne chasse plus. La cruauté n'évite que le sang »⁸. La finesse et le raffinement du sentir viennent au secours de la rudesse des autres sens, en raison même de la singularisation possible des objets sentis. « L'odorat et le goût différencient, alors que le langage, comme la vue et l'ouïe, intègre. (...) Les mots s'entassent dans les lexiques, la nourriture, gelée, s'accumule dans les chambres froides, on dirait des comptes en banque, les parfums et les goûts passent, évanouissants, éphémères. Différentiels. »

Rencontre

« Elle répandit le parfum sur la tête de Jésus » (v. 3).

Michel Serres nous met sur une piste complémentaire de la précédente. L'odeur est singulière et difficile à définir ; elle est également passagère, fugace, difficile à enfermer et à reproduire. Il y a donc dans

⁷ Patrick Mac Leod, « Si on ne sent pas pareil, c'est qu'on 'nez' pas pareil », in *Odeurs. L'essence d'un sens*, p. 75.

⁸ Michel Serres, *Les Cinq Sens*, Paris : Grasset, 1985, extrait cité dans *Odeurs. L'essence d'un sens*, p. 12.

l'odorat une dimension qui est de l'ordre de la rencontre, de la présence momentanée de deux créatures l'une à l'autre. « Sens de la confusion donc des rencontres, sens rare des singularités, l'odorat glisse du savoir à la mémoire et de l'espace au temps ; sans doute, des choses aux êtres »⁹.

On sait la place de l'odorat dans les rencontres intimes. A commencer par celle du bébé avec sa mère. Au bout de quelques minutes, le nouveau-né est capable de reconnaître l'odeur de sa mère. Si celle-ci vient à s'absenter, un vêtement imprégné de son odeur apaisera l'enfant. Elle est moins douée que lui ; il lui faut quelques semaines pour parvenir – tout de même ! – à un résultat semblable : le reconnaître à l'odeur, parmi plusieurs autres. La rencontre amoureuse confirme, et peut-être répète, ce plaisir originel du sentir joint à la rencontre. Parmi toutes les littératures de l'humanité, le Cantique des Cantiques en est l'un des plus magnifiques témoins ! Plus généralement, le plaisir de s'embrasser ne vient-il pas du plaisir et du besoin de se sentir mutuellement ? Elle est assez juste, l'expression qui dit : « Je ne peux pas le sentir », quand la rencontre avec quelqu'un est insupportable !

Diane Ackerman traque dans diverses cultures ce lien entre odorat et rencontre. « Parmi de vastes tribus de nombreux pays – Bornéo, sur le fleuve Gambie en Afrique occidentale, en Birmanie, en Sibérie, en Inde –, le mot pour 'embrasser' signifie 'sentir'. Un baiser est en fait une manière de sentir longuement son aimé, un parent, un ami. Les membres d'une tribu de la Nouvelle-Guinée se disent au-revoir en plaçant une main sous l'aisselle les uns des autres, puis, l'ayant ôtée, en s'en caressant le corps, en sorte qu'ils se recouvrent de l'odeur de l'ami ; dans d'autres cultures, on se renifle réciproquement, ou l'on se frotte réciproquement le nez en signe de salutation »¹⁰.

L'exemple de la Nouvelle-Guinée pourrait laisser croire que l'odeur donne prise sur l'autre, comme une façon de le posséder. Mais sa fugacité l'interdit. « Sentir l'être aimé, c'est être pendant quelques instants dans l'illusion de sa présence. C'est croire qu'il est possible d'accéder à son intérieur, c'est-à-dire finalement d'avoir accès à son âme. (...) Mais jamais on ne s'en trouve possesseur. En ce sens, l'odeur est bien ce qui de l'autre signe son irréductibilité »¹¹. En contradiction flagrante avec les convictions de Lacan, pour qui l'animalité de l'odorat paraît incompatible avec la prise en compte d'une véritable altérité : « La régression organique chez l'homme de l'odorat est pour beaucoup dans son accès à la dimension Autre »¹².

⁹ M. Serres, *ibid.*, p. 15.

¹⁰ D. Ackerman, *op. cit.*, pp. 38-39.

¹¹ Bernard Marcadé, « Odor di femina », in *Odeurs. L'essence d'un sens*, pp. 144s.

¹² Jacques Lacan, *L'identification*, séminaire 1961-1962, cité par Annick Le Guérec, p. 54.

A travers la question de la rencontre, nous voilà au cœur de la vie spirituelle. Que la femme de Béthanie use de parfum pour honorer Jésus, voilà qui est habituel dans les coutumes orientales. Mais qu'elle le fasse dans des circonstances inhabituelles, au cours d'un repas et en grande quantité, interroge sa relation particulière avec Jésus. Relation pour le moins ambivalente, que Marc ne cherche pas à élucider. Reconnaissante ou amoureuse ? En offrande ou en demande ? Le recours au parfum traduit précisément cette ambivalence, entre rite d'accueil et artifice de séduction, entre accès à l'autre et captation de l'autre. Un va-et-vient entre le désir de saisir et la nécessité de laisser partir, entre le sentiment de connaître et la reconnaissance d'un mystère de l'autre. Là encore le Cantique des Cantiques, tout empli de senteurs, en est une excellente illustration : les deux amants y oscillent entre l'émerveillement de la présence et l'inquiétude de l'absence.

Ainsi en va-t-il probablement de toutes nos rencontres, comme de notre foi. Qui dit vie spirituelle dit respiration, alternance d'inspiration et d'expiration, d'incorporation et de restitution, d'acquisition et de don. Le sentir accompagne la rencontre, comme il accompagne la respiration. L'odorat n'est-il pas ancré sur la respiration, seul parmi les cinq sens à s'appuyer ainsi sur une fonction vitale ?

Odeur et offrande

« Pourquoi perdre ainsi ce parfum ? » (v. 4).

Quoi qu'il en soit des intentions de la femme de Béthanie, on ne peut enlever à son geste la dimension du don, de l'offrande. Ce, qu'elle accomplit là, dans un cadre profane, reprend et dépasse toute l'histoire de l'offrande de parfums dans la religion. La parfumerie n'a pas été inventée pour l'agrément des belles dames. « Connues dès l'origine des civilisations, les essences parfumées furent d'abord utilisées à des fins sacrées : embaumement des morts, onction des élus, sacrifices aromatiques aux ancêtres et aux divinités apparaissent comme des constantes du monde antique, de la Chine à la Perse et de l'Arabie à la Grèce »¹³.

On peut imaginer ce qui, dans le parfum, est évocateur de la relation avec le divin. Invisible, impalpable et pourtant prégnant, agréable, stimulant l'esprit... Brûlé ou non, il monte vers le ciel où réside la divinité. Dans l'épopée de Gilgamesh, on en trouve une illustration amusante. Le héros, Outa-Napishtim, vient de survivre au déluge et sort de son embarcation. « J'offris un sacrifice. Je disposai une offrande au sommet de la montagne, je plaçai deux séries de vases rituels, au bas desquels

¹³ Ruth Scheps, « Les dieux, l'amour, la mort », in *Odeurs. L'essence d'un sens*, p. 38.

je versai de l'acore, du cèdre et du myrte. Les dieux en sentirent l'odeur, les dieux en sentirent l'odeur agréable ; les dieux, comme des mouches, s'assemblèrent autour du sacrificateur »¹⁴.

Israël n'a pas manqué d'inscrire cet usage de l'odeur dans son culte. Dans son mémoire sur l'offrande, Antoinette Butte, sœur de Pomeyrol, évoque la diversité des odeurs et des sacrifices mentionnés par l'Ancien Testament. Retenons-en ici simplement deux modalités en rapport avec notre thème. Il y a tout d'abord l'odeur des sacrifices animaux et végétaux quand on les consume par le feu. Le livre des Nombres mentionne particulièrement que ces sacrifices sont « d'agréable odeur à l'Éternel »¹⁵. Ce caractère agréable est, bien sûr, celui que l'on sent avec le nez. Mais il correspond aussi et surtout à l'agrément que Dieu peut donner à ces sacrifices, pour autant qu'ils satisfassent à toutes les exigences de la loi. « Par quoi il faut entendre non seulement celles des rites, mais encore les exigences morales et l'intention »¹⁶.

Une autre modalité réside dans l'offrande de parfum : « D'abord encens, cette offrande devient, après l'Exil, parfum spécial minutieusement composé de storax, onyx et galbanum mêlés à l'encens »¹⁷. C'est généralement une offrande complémentaire, qui en accompagne d'autres et qui a pour rôle de représenter les prières qui montent vers Dieu. « L'offrande des parfums est signe et belle image de la prière du Peuple de Dieu, qui monte vers Lui journellement, là où brûle l'holocauste de nos vies, se mêle à nos humbles offrandes, manifeste et entretient l'alliance ; enfin, dans l'intercession, s'interpose entre le péché de l'homme et la justice de Dieu »¹⁸. Et de citer le Psaume 141 : « Que ma prière soit devant ta face comme l'encens, et l'élévation de mes mains comme l'offrande du soir ».

C'est dans cet héritage immense que s'inscrit la femme de Béthanie, par son geste d'offrande. Mais elle le dépasse radicalement. En effet l'offrande n'est pas donnée dans un édifice cultuel ou religieux, ni dans le cadre d'une prescription rituelle. Elle prend place dans un lieu domestique, profane, et dans la plus grande liberté. Antoinette Butte y voit « une offrande inutile », un « geste pur de l'adoration »¹⁹, une sorte de dépassement de la tradition par excès, ce qui reste finalement en continuité de la tradition. J'y sens plutôt une rupture, un acte profondément novateur et subversif, représentatif de la foi chrétienne

¹⁴ Cité par P. Grelot, *Homme, qui es-tu ? Les onze premiers chapitres de la Genèse*, in Cahiers Evangile, n° 4, p. 43.

¹⁵ Nb 15,3 ainsi qu'une quinzaine d'autres mentions aux chapitres 15, 28 et 29.

¹⁶ Antoinette Butte, *L'offrande. Office sacerdotal de l'Eglise*. Saint Etienne du Grès : Pomeyrol, Paris/Strasbourg : Oberlin, 1965, p. 49.

¹⁷ A. Butte, *ibid.*, p. 142.

¹⁸ A. Butte, *ibid.*, p. 143.

¹⁹ A. Butte, *ibid.*, pp. 173-175.

nouvelle. Désormais l'adoration peut avoir lieu dans un lieu profane ; « Ni sur cette montagne, ni à Jérusalem, mais en Esprit et en vérité », dirait l'évangéliste Jean²⁰. Désormais surtout, c'est en Jésus-Christ que l'adoration trouvera son plein agrément auprès de Dieu. Rupture radicale. Un détail du texte signale symboliquement cette rupture : le vase d'albâtre est brisé. L'offrande est définitive, irréversible. Comment ne pas voir là une allusion à celle que Jésus va faire de sa vie, le lendemain même ? Offrande accomplie « une fois pour toutes », selon l'expression de l'épître aux Hébreux²¹.

Ainsi une simple offrande de parfum vient-elle annoncer le drame de la croix et révéler le lien complexe, fait d'héritage et de rupture, entre la foi chrétienne et la tradition juive. Les convives attablés avec Jésus ont bien perçu cette perte et cette rupture. Quel gâchis, cette offrande de parfum ! On pourrait imaginer le lendemain une parole similaire : quel gâchis, cette mort sur la croix ! Paradoxe de l'amour de Dieu, qui passe par l'excès du don et par la perte. Marc nous place résolument devant la croix, et le parfum lui sert de support. Le parfum en effet se disperse et se volatilise. Le sentir, c'est en même temps se préparer à le perdre. Le parfum est par essence ce qui meurt en se donnant, alors que paradoxalement il prend sens et vie à cet instant même. Enfermé dans le flacon, il est inutile. En s'échappant il devient parfum, et il le devient dans l'excès et dans la perte. Le parfum est l'image même du don par excès. Le sentir, c'est capter quelques-unes de ses molécules dans nos récepteurs olfactifs. Mais combien de milliers de molécules s'échappent, retombent ou se dispersent en pure perte, pour que seulement quelques-unes soient senties ?

Discernement

- « Elle a fait une bonne action à mon égard » (v. 6).
- « Les pauvres, quand vous le voulez, vous pouvez leur faire du bien » (v. 7).

A dire vrai, les convives attablés chez Simon le Lépreux n'ont pas situé leur protestation sur le terrain de la théologie de la croix ! Ils s'en tiennent au financier, ou, plus exactement, à l'éthique. Ne faut-il pas donner utilement aux pauvres, plutôt que de gaspiller pour un seul homme ? Une telle attitude ne serait-elle pas juste, et sensible à l'amour du prochain ? Jésus n'en disconvient pas, et relève le registre éthique de l'aumône : « Les pauvres, vous pouvez leur faire du bien (eu) ». Il y oppose cependant un autre bien, celui des soins d'embau-

²⁰ Jn 4,21-24.

²¹ He 10,10.

mement du corps d'un défunt²² : « Elle a fait une bonne (καλον) action à mon égard ». Nous voilà dans le registre du discernement : comment sentir et décider ce qui est juste et bon, dans certaines circonstances particulières ?

Et nous voilà une fois de plus dans un registre typique de l'odorat et du sentir. Selon les scientifiques, l'odorat serait une fonction très précoce de notre intelligence. Diane Ackerman le signale avec humour. « Dans une ancienne version, plus pisciforme, de notre humanité, nous nous servions de notre odorat pour trouver un mâle, ou détecter l'arrivée d'un barracuda. Inévaluable appareil de contrôle grâce auquel nous empêchions un poison d'entrer dans notre bouche et dans le délicat système en circuit fermé de notre corps, l'odorat fut le premier de nos sens, et il fonctionna si bien que la petite protubérance de tissu olfactif au sommet du cordon nerveux se mua en cerveau. A l'origine, nos hémisphères cérébraux étaient des bourgeons sur nos tiges olfactives. Nous pensons parce que nous sentions »²³.

Avec l'odorat nous vient donc la faculté de discerner entre ce qui est bon et ce qui est mauvais. Une de nos premières réactions devant une odeur inconnue n'est-elle pas encore de nous exclamer : « cela sent bon ! », ou « cela sent mauvais ! » ? C'est évidemment le degré zéro de l'éthique, et il reste quelques progrès conceptuels à accomplir pour prétendre entrer au Comité Consultatif National d'Éthique. Mais notre attention est attirée sur la part d'intuition, de sensibilité, de flair nécessaire à la réflexion et au discernement éthiques.

Cela est d'autant plus vrai pour le discernement spirituel. Dans ses *Exercices Spirituels*, Ignace de Loyola fait une large part au sentir pour s'orienter dans la vie chrétienne. La raison n'est pas congédiée, mais l'un des matériaux de base du discernement est constitué des diverses « motions » sensibles qui nous traversent, sentiments de joie ou de tristesse, de paresse ou d'ardeur, etc. Le discernement consiste alors à chercher et trouver la source de ces motions : nous-mêmes, Dieu, ou le « mauvais esprit », et à en déduire l'attitude à adopter pour suivre le Christ²⁴. Nous sommes ici dans la métaphore du sentir et du goûter. « Ce n'est pas d'en savoir beaucoup qui rassasie et satisfait l'âme, mais de sentir et de goûter les choses intérieurement »²⁵.

Ignace n'innove pas entièrement. On trouve par exemple de longues réflexions sur le discernement des esprits au 5^e siècle chez Diadoque de Photicé. Il écrit notamment, avec la métaphore du goût,

²² La T.O.B. signale dans ses notes de la version de Matthieu que « l'ensevelissement compte au nombre des œuvres de piété du judaïsme tardif ».

²³ D. Ackerman, *op. cit.* p. 35.

²⁴ Ignace de Loyola, *Exercices Spirituels*, § 32, 2-3, éd. Paris : Desclée de Brouwer, coll. Christus, n° 61, 1986, p. 48.

²⁵ I. de Loyola, *ibid.*, § 2, 5, p. 28.

proche de l'odorat : « Le sens de l'esprit est un goût exact de ce que l'on discerne. Car, de la même manière que lorsque nous sommes en bonne santé, grâce au sens corporel du goût, nous distinguons sans erreur les bonnes saveurs des mauvaises pour diriger notre appétit vers ce qui est savoureux, ainsi notre esprit, lorsqu'il commence à se mouvoir en bonne santé, dans une grande insouciance, peut ressentir en plénitude la consolation divine, sans jamais se laisser détourner par la consolation contraire »²⁶.

Mémoire

« En mémoire d'elle » (v. 9).

Terminons ce parcours par l'élément le plus célèbre porté par l'odorat : la mémoire. On ne peut éviter de mentionner Proust et ses madeleines. Dans une phrase superbe, il situe parmi les grandes consolations de l'existence l'odeur des choses disparues. « Quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir »²⁷.

Moins poétiquement, cette connivence particulière entre odorat, mémoire et émotion a des raisons neurologiques. « Sitôt perçue, une odeur diffuse au cerveau olfactif qui, par son circuit limbique, fonctionne en même temps que le cerveau des émotions et celui de la mémoire. Ce qui revient à dire qu'une information olfactive, même non consciente, présente l'absent, comme chez le chat, mais chez l'homme cette présentation se fait sous forme de souvenir »²⁸. L'odorat a donc un accès direct au centre de nos émotions, la médiatisation du langage et de la pensée n'intervenant qu'après coup. Les centres du langage, en effet, sont à l'autre extrémité du cerveau, contrairement au centre de la mémoire, qui est tout proche. Cela explique le temps que nous mettons parfois à nommer le lieu ou le souvenir associé à une odeur. L'émotion est immédiate, et nous savons que nous avons cette odeur en mémoire. Mais l'identification est parfois plus difficile, comme tout travail de mémoire.

²⁶ Diadoque de Photicé, *La perfection spirituelle*, § 30, éd. Paris : Migne, coll. « Les pères dans la foi », 1990, p. 28.

²⁷ Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Paris : Gallimard, coll. Pléiade, T. I, p. 47.

²⁸ B. Cyrulnik, *Les nourritures affectives*, Paris : Odile Jacob, 2000, p. 25.

Susciter mémoire et émotion. Au-delà de l'expérience courante que nous pouvons en faire, cette propriété notable de l'odorat peut donner lieu à des pratiques très diverses, comme celle de la thérapie par les odeurs. Dans un livre très suggestif, un détenu de la prison de Fresnes raconte, avec sa thérapeute, comment il parvient à renouer avec ses émotions, son histoire et sa parole, par la médiation d'échantillons d'odeurs de synthèse. Les essences deviennent pour lui des vecteurs de libération intérieure, dans un univers carcéral où les odeurs sont peu nombreuses et souvent désagréables, véritables « odeurs de mort »²⁹.

Jésus ne manque pas d'associer, lui aussi, le geste de sa parfumeuse à un acte de mémoire. De même que la femme s'est inscrite dans la longue tradition biblique des sacrifices et des offrandes de parfum, il s'inscrit dans la longue tradition biblique des appels à la mémoire. On peut dire que la Bible tout entière est un appel à faire mémoire, à tenir devant soi bien présentes les promesses de Dieu et ses exigences. Jésus a évoqué sa mort, faisant à la femme un premier cadeau : son geste de groupie est transformé en acte de prophétesse. Il évoque pour terminer l'expansion de l'Évangile, et prophétise au sujet de la prophétesse ! Ainsi Jésus saisit-il l'occasion de l'expansion du parfum dans la maison, pour évoquer l'expansion de l'Évangile et sa promesse de mémoire.

Le parfum n'est-il pas ce qui signifie une présence malgré l'absence ? On est frappé de constater, dans la phrase de Proust rappelée tout à l'heure, combien les thèmes de mort et de survivance sont fortement présents. Ce n'est pas encore la résurrection. Mais cela donne à méditer sur ce qui se passe dans la Sainte Cène, lorsqu'on partage le pain et le vin « en mémoire de ». Une mémoire qui nourrit la foi, une mémoire qui renforce la communion avec le Ressuscité.

Dernière senteur

Notre parcours a sans doute été exploratoire et dispersé. Comment pouvait-il en être autrement avec un sens difficile à cerner, et de mauvaise réputation ? J'espère avoir suggéré l'intérêt de l'odorat comme image pour parler de la foi et de la vie spirituelle. Il me semble que cela peut être utile et pertinent pour partager l'expérience de la foi dans une société où l'odorat, et surtout le ressenti, sont de plus en plus sollicités. Sans idolâtrie, mais sans mépris non plus pour une dimension de notre vie où Dieu peut parler. Ecouter Dieu ne se joue pas seulement avec nos oreilles d'auditeurs, nos yeux de lecteurs ou de spectateurs, et

²⁹ Michel Gaulier-Marie-Thérèse Esneault, *Odeurs prisonnières*, La Penne-sur-Huveaune (13) : éd. Quintessence, 2002.

notre intelligence. Ecouter Dieu passe aussi par notre peau, notre nez, notre mémoire, nos intuitions. L'évangile de Marc a su, pour sa part, laisser s'imprégner le parfum entre les lignes du texte de l'offrande à Béthanie. Et depuis ce geste prophétique, soyons-en sûrs : Jésus a une odeur. Dieu sent l'amour. ■